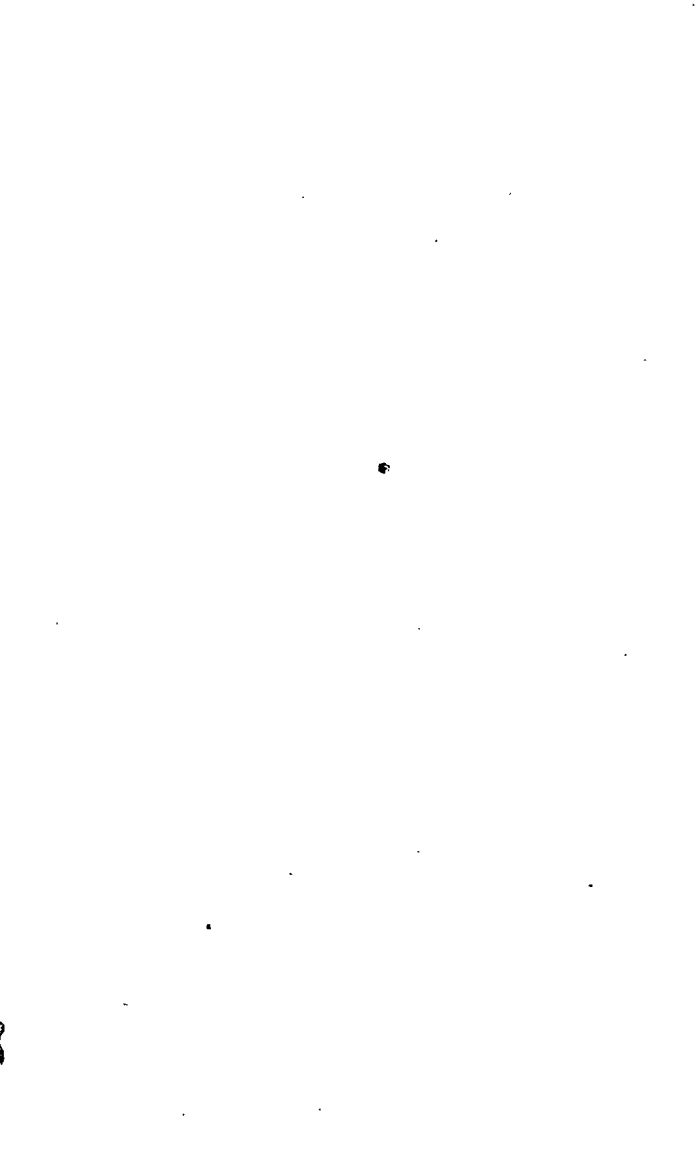


LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

LE BAVARD

nrf

GALLIMARD



LE BAVARD

Œuvres de
LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

nrf

LES MENDIANTS

LE BAVARD

En préparation :

LE VOYAGE D'HIVER

LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

LE BAVARD

nrf

GALLIMARD

6^e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I à X et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

à *JANINE CARRÉ*

*Il a une furieuse démangeaison de parler,
il étouffe, il crève s'il ne parle pas.*

RIVAROL.



I

JE me regarde souvent dans la glace. Mon plus grand désir a toujours été de me découvrir quelque chose de pathétique dans le regard. Je crois que je n'ai jamais cessé de préférer aux femmes qui, soit par aveuglement amoureux, soit pour me retenir près d'elles, inventaient que j'étais un vraiment bel homme ou que j'avais des traits énergiques, celles qui me disaient presque tout bas, avec une sorte de retenue craintive, que je n'étais pas tout à fait comme les autres. En effet, je me suis longtemps persuadé que ce qu'il devait y avoir en moi de plus attirant, c'était la singularité. C'est dans le sentiment de ma différence

que j'ai trouvé mes principaux sujets d'exaltation. Mais aujourd'hui où j'ai perdu quelque peu de ma suffisance, comment me cacher que je ne me distingue en rien ? Je fais la grimace en écrivant ceci. Que je connaisse enfin une aussi intolérable vérité, passe encore, mais vous autres ! A vrai dire, il se glisse dans ma gêne ce léger sentiment de plaisir acide qu'on éprouve à proclamer une de ses tares, même si celle-ci n'a pas la moindre chance d'intéresser le public. On me demandera peut-être si j'ai entrepris de me confesser pour éprouver cette sorte de plaisir un peu morbide dont je parle et que je comparerais volontiers à celui que recherchent quelques personnes raffinées qui, avec une lenteur étudiée, caressent du bout de l'index une légère égratignure qu'elles se sont faite sciemment à la lèvre inférieure ou qui piquent de la pointe de la langue la pulpe d'un citron à peine mûr. A cela je suis obligé de sourire et c'est

LE BAVARD

en souriant que je vous réponds que je me flatte d'avoir peu de goût pour les aveux; mes amis disent que je suis le silence même, ils ne nieront pas qu'en dépit de leur extrême habileté, ils n'ont jamais su me tirer ce que j'avais à cœur de tenir secret. On a même convenu de voir dans cette impossibilité à me livrer une insuffisance assez grave qui excitait la pitié et je ne résiste pas au plaisir, identique à celui décrit plus haut, d'ajouter qu'une vanité sournoise me poussait à tirer profit de cette croyance en simulant ou seulement en exagérant la souffrance que me causait cette infirmité déplorable, comme si j'avais eu quelque grand secret que j'eusse été soulagé de confier si je ne l'avais tenu, à cause de son caractère à la fois exceptionnel et intime, pour absolument inavouable.

Mais si je me laisse emporter par mon zèle, je vais m'imputer des ar-

LE BAVARD

rière-pensées que je n'ai pas eues pour me donner l'apparence d'un homme sincère qui est loin de songer à s'épargner les humiliations. Ce n'est donc pas pour le plaisir de vous entretenir de moi-même que j'ai pris la plume, ce n'est pas non plus pour mettre en vedette mes dons littéraires. Là, je suis contraint d'ouvrir une parenthèse, mais vous avez dû éprouver vous-mêmes que sitôt que vous tentez de vous expliquer avec franchise, vous vous trouvez contraints de faire suivre chacune de vos phrases affirmatives d'une dubitative, ce qui équivaut le plus souvent à nier ce que vous venez d'affirmer, bref, impossible de se débarrasser du scrupule un peu horripilant de ne rien laisser dans l'ombre. Je disais donc que je ne me soucie pas le moins du monde de l'expression que j'emprunte pour coucher ces lignes sur le papier. Pas le moins du monde est sans doute de trop. Mon goût me porte naturellement vers le

style allusif, coloré, passionné, sombre et dédaigneux et j'ai pris aujourd'hui, non sans répugnance, la résolution de laisser de côté toute recherche formelle, de sorte que je me trouve écrire avec un style qui n'est pas le mien; c'est dire que j'ai écarté tous les charmes dérisoires que je porte dans mon sac et dont je ne suis pourtant pas peu fier. (Attention, à partir du *dont*, il y a un petit mensonge : je sais bien ce que valent mes charmes, ils ne sont les fruits que d'une habileté assez ordinaire.) Ajoutez à cela que mon style naturel n'est pas celui du confessionnal, rien d'étonnant s'il ressemble à une foule d'autres, mais je n'ai pas de prétention, vous êtes avertis.

Eh bien, venons aux raisons qui m'ont conduit à m'étaler sordidement. Vous remarquerez en passant le ton un peu persifleur auquel je m'abandonne, en dépit de la résolu-

tion que j'ai prise d'être aussi sérieux que sincère, aussi peu provocant que peu aimable, mais si vous faites une expérience analogue, vous découvrirez qu'il n'y a rien de plus difficile, à moins d'être échauffé par quelque conviction, que parler de soi avec gravité en laissant de côté tous les agréables jeux de l'insolence; vous craindrez le ridicule et, pour consciencieux que soit votre épanchement intime, il y aura toujours une irrépressible ironie qui s'y donnera libre cours. Le lâche cache la vérité sous l'équivoque de l'insolence ou de la plaisanterie : tu me méprises, lecteur, mais tu vois bien que je grossis mes vices; à toi de faire l'accommodation; rien ne t'interdit de prendre tout ceci pour les inventions d'un exhibitionniste candide et irréprochable dans ses actes, sinon dans ses pensées. Venons-en donc à ces raisons. En vérité, il n'y en a qu'une et je dois dire qu'elle est on ne peut plus comique.

LE BAVARD

Je présume qu'il est arrivé à la plupart d'entre vous de se trouver saisi au revers de la veste par un de ces bavards qui, avides de faire entendre le son de leur voix, recherchent un compagnon dont la seule fonction consistera à prêter l'oreille sans être pour autant contraint d'ouvrir la bouche; et encore, il n'est pas sûr que cet importun exige qu'on l'écoute, il suffit qu'on se donne un air intéressé soit en opinant de temps à autre d'un signe de tête ou d'un léger murmure que les romanciers appellent justement approbateur, soit en soutenant vaillamment le regard insistant de ce pauvre diable, malgré l'extrême fatigue que ne manquera pas de produire une telle tension musculaire. Examinons de près cet homme. Qu'il éprouve le besoin de parler et pourtant qu'il n'ait rien à dire, et plus encore, qu'il ne puisse assouvir ce besoin sans la complicité plus ou moins tacite d'un compagnon qu'il choisit,

s'il en a la liberté, pour sa discrétion et son endurance, voilà qui mérite réflexion. Cet individu n'a strictement rien à dire et cependant il dit mille choses; peu lui importe l'assentiment ou la contradiction d'un interlocuteur, et cependant il ne saurait se passer de celui-ci, auquel il a d'ailleurs la sagesse de ne demander qu'une attention toute formelle. Tout se passe comme s'il était atteint d'une affection à laquelle il serait impuissant à apporter un remède ou, pour me servir d'une comparaison familière, comme s'il se trouvait dans le même embarras que l'apprenti sorcier : la machine tourne sans nécessité, impossible d'en contrôler les mouvements désordonnés. Eh bien, j'ose dire, sans préjudice de la défection instantanée et massive de lecteurs à laquelle cet aveu m'expose, que j'appartiens précisément à cette espèce de bavards.

Mais, pour ceux qu'une aussi fâ-

